

Alice Zeniter : L'art d'être petite-fille

Emmanuel Boldrini



C'est bien l'histoire d'une petite-fille qui nous est proposée dès le prologue. Une petite-fille, Naïma, jeune adulte, et un point de départ : le constat anticipé d'un échec qui paraît certain. « Je n'y arriverai pas », croit-elle deviner sans que l'on sache ce qu'il convient de faire entrer dans ce pronom. C'est pourtant ce futur qui interroge, dans un roman qui semble regarder le passé. C'est le futur de celles et ceux dont le passé encombre la marche en avant et qui voudraient « remettre les cartes à jour », cartes qu'une Histoire coloniale a brouillées. Petite-fille, donc, de harkis ? De Français algériens ? De Kabyles ? Faut-il choisir ? Car la reconquête du récit familial qu'entreprendra Naïma, c'est aussi celle de la liberté de choisir et, d'abord, de choisir d'intégrer ou non ce récit.

Est-ce à dire que nous ne sommes pas libres et égaux en choix dans les faits, quand nos grands-parents ne l'ont même pas été sur le papier ? Car avant de pouvoir exercer cette liberté, Naïma a d'abord dû s'extraire des décisions que les autres ont prises pour elle. Avant de vouloir entreprendre un voyage en Algérie, elle y est d'abord « renvoyée » symboliquement par celles et ceux qui, sans s'en rendre compte, l'invitent à « retourner » chercher des traces sur ce sol qu'elle n'a jamais foulé. Elle refuse, hésite (c'est encore l'exercice d'une liberté qui s'affirme) puis l'entreprend, ce voyage, mais dans un geste de réappropriation plutôt que d'acceptation. Elle n'y va pas pour trouver un écho aux sonorités de son nom auquel on a pu la réduire. Elle n'y va pas pour récolter des souvenirs qui ne sont pas les siens. Mais elle trouve, en chemin, ceux de ses grands-parents, Ali et Yema, et, à travers eux, ceux d'un ensemble d'individus dépossédés. Pour cela, il faut franchir la mer, qui autrefois traversait la France « comme la Seine traverse Paris », bâtir un pont par-dessus cette « muraille », un pont qui relie aussi les générations

Car comment faire parler un grand-père mort et une grand-mère étrangère par la langue ? Comment recevoir leur legs, leur histoire, quand la chaîne du transmissible a été brisée par un pays sourd et un père muet ? Face à ce mutisme, il faut écouter les documents, les témoignages, les déclarations timides, éparses, faire parler le silence. Naïma doit trouver d'autres « passeurs de culture », mais c'est bien à sa famille qu'ils reconduiront. Si « tout le monde a besoin d'un pays », si ce pays peut être une certaine Algérie, elle a la sienne, « empirique » plus que « historique » : « Yema est l'Algérie de Naïma ». Cette Algérie-là est peut-être une fiction, un « conte de fée », avec ses *il était une fois*, ses objets-types (un pressoir providentiel), son Ogre (le massacre de Sétif)... Mais peut-être est-ce le chemin de la fiction qu'il faut emprunter pour sortir de la littérature, des discours derrière lesquels se cache la vraie vie. C'est par ce biais que l'écriture pourra rendre leur parole à celles et ceux qui ont dû écouter les autres raconter leur propre histoire. C'est par ce biais qu'on pourra accepter l'absurde qui préside à leurs choix au regard de l'Histoire et les débarrasser d'une signification trop hâtivement apposée. Car le récit nous fait comprendre que les décisions de chacun.e répondent à des situations immédiates, qu'elles s'inscrivent dans le temps court, urgent, qui fait la trame des histoires personnelles. Mis les uns derrière les autres, leurs résultats s'inscrivent dans l'Histoire collective, récit rétrospectif étranger aux contingences de l'individu et s'écrivant à son détriment.

Le temps d'Ali était celui du *mektoub*, du destin imparable, celui d'Hamid, son fils, celui des déterminismes sociaux, que tentaient d'expliquer quelques aînés un peu condescendants. Naïma et ses contemporain.es tenteront d'inaugurer celui de la liberté de se choisir. Il s'agira de bousculer les lignes, d'élargir les horizons, d'agrandir « l'Algérie intérieure » par l'expérience et la rencontre afin de reconquérir un « droit à l'immensité ». Et s'il n'y a pas de vérité compacte et monocausale au bout du

chemin, il y a peut-être, au moins, la possibilité de renouer un contact qui semblait perdu. Il s'agira peut être aussi de prouver, en redonnant des fruits et de la couleur à un arbre généalogique dont les racines ne peuvent être que devinées, que quelque chose peut encore pousser sur la terre brûlée.

Alice Zeniter, *L'Art de perdre*, Gallimard, Paris, 2017

Image : *Les voitures cathédrales* de Thomas Mailaender, 2004 © Musée national de l'histoire et des cultures de l'immigration